

UNE DERNIERE MESSE AU COUVENT

PASSANT mes vacances à Paris, je suis devenu par hasard, ou mieux par une providence toute spéciale, le chapelain d'un couvent d'Ursulines, aux environs de la ville. Deux fois la semaine, j'allais donner la messe à ces bonnes religieuses.

Depuis longtemps déjà, forcées par des lois injustes, elles avaient quitté leurs habits de professes, pour revêtir ceux qu'on porte dans le siècle. C'était une première peine, une première persécution, une première séparation douloureuse, et qui devait être suivie de tant d'autres. Qui pourra dire la douleur que l'on ressent à quitter ces saintes livrées, avec lesquelles on se sent appartenir à la famille des "appelés" de Dieu, si bien séparé du monde et consacré à tous les dévouements, à tous les travaux, à tous les sacrifices. Le bon religieux les porte avec amour, et quand il doit les quitter, il le fait en pleurant. Mais il est d'autres séparations plus cruelles encore : ceux qui en sont les témoins en ont l'âme brisée, que dire de ceux ou celles qui les subissent ?

Le dimanche, 23 septembre, j'allais donc, de bonne heure, frapper à la grille du jardin. La vieille Sœur tourière arrive tout éplorée : " M. l'abbé, n'entrez pas, je vous prie, les agents du gouvernement sont ici, encore, encore à perquisitionner, et la présence d'un prêtre, même à la chapelle, pourrait les exaspérer davantage ".

Je m'éloignai, dans la rue, un jet de pierre seulement, afin de bien voir ces braves, envoyés de sectaires, et qui vont, dès sept heures du matin, troubler la paix de quelques femmes en prières, de leurs questions inutiles et de leur grossière présence. Je les vis ; mais ils ne valent pas la peine que j'aurais à les décrire, et j'en viens à de plus beaux spectacles.